

Pour croire aux miracles

Jacques Godbout

Volume 2, Number 5 (11), September–October 1960

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59774ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Godbout, J. (1960). Pour croire aux miracles. *Liberté*, 2(5), 288–289.

Pour croire aux miracles

JACQUES GOUBOUT

Le soleil s'était couché, ce soir-là, par pur hasard dans la rue des Inspecteurs. Sacré soleil. Lui qui depuis que la ville existait n'avait jamais mis un seul de ses rayons ailleurs que le long des fenêtres des Ursulines, dans le sens du grand boulevard des Douanes, s'était glissé, cabré, puis avait fait mille détours et folies pour venir réchauffer le ciment frais de la ruelle; rebondissant de fenêtre en pare-choc d'automobile jusque sur l'immense miroir de la coque du Armstrong qui était amarré au bout de la rue. Les mouches n'en croyaient pas leurs ailes.

Et des enfants en guenille, pieds-nus, dessinaient sur les trottoirs des papillons. (On ne pouvait laisser le soleil se glisser entre les murs sans lui offrir l'accompagnement blanc de papillons maladroits, de chansons légères, de cris.)

Les mégères pour leur part, averties par tant de bruit qu'il se passait devant leur porte quelque chose d'extraordinaire, vinrent prendre par les carreaux embués d'humidité l'air, l'allure de la nouvelle.

Surprises les unes plus que les autres, elles se retrouvèrent rapidement toutes dans la rue pour jouer avec leur balai de cette poutre de lumière jaune qui piquait leur curiosité, rappelait à certaines une enfance lointaine passée dans des champs de luzerne à fuir les corbeaux et le travail, les boeufs et le boulanger. Une fillette alla jusqu'à planter en plein béton une fleur de papier qui se mit à rutiler. La rue des Inspecteurs était certes bénie ce soir-là. On parla de miracle. Quelqu'un pensa à faire venir le curé pour authentifier la chose. Mais l'archevêché ne permit pas qu'on s'empara ainsi du soleil pour prouver l'existence de Dieu; car l'on n'était point au Portugal.

De temps à autre la coque du Armstrong, bateau Irlandais d'allure inondésienne monté d'un équipage italien parce que ça coûte moins cher et portant un pavillon grec pour éviter les taxes, la coque du Armstrong bougeait sous les vents ou bien le coup d'épaule de la marée.

Les rayons se mirent alors à passer d'un côté à l'autre de la rue des Inspecteurs. Les enfants prirent plaisir à ce nouveau jeu qui était de courir pour attraper le plus de soleil possible. Et ces enfants de la poussière se débrouillaient très bien, comme de petits dieux. Quant aux adultes ils y trou-

vèrent matière à querelle; les uns accusant les autres de monopoliser la lumière. Et le Chinois du coin menaçait l'épicier juif de ne jamais plus lui laver ses chemises. Deux Syriennes se rappelèrent mutuellement les infidélités de leurs époux.

Mais peu à peu les adultes se turent, à cause du miracle sûrement, et pendant une demi-heure tous les gens de la rue passèrent du trottoir nord au trottoir sud suivant la fantaisie des rayons.

Il y avait aussi les très très vieux qui, aux fenêtres, coudes nus dans des coussins de caoutchouc-mousse, criaient leur joie en crachant dans la lumière. Il y avait aussi les chiens qui soulevaient la poussière qu'il faisait bon regarder retomber. De temps à autre un ivrogne passait la porte de la taverne tenu sous les bras par Mme veuve Pépin, pour venir roter au chaud. L'humanité toute entière renaissait dans la rue des Inspecteurs, puisant sa vie au gros ventre blanc du Armstrong. C'est peut-être ce qui émut Mireille, la plus jolie fille et la plus jeune du bordel situé derrière la blanchisserie.

Car Mireille, qui ne s'était jusqu'à ce jour donnée qu'aux garçons bien, aux gars riches et musclés et tout, Mireille la douce s'avança dans le soleil, bras dessus, bras dessous, avec Tommy le Cul-de-jatte, (dont même Flore n'avait jamais voulu) qui de ses moignons de bois faisait fièrement du bruit.

Jacques GODBOUT